

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/1 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.1.61657

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

t. II (1952) p. 175–234 et de R. Lejeune, »Rôle littéraire d'Aliénor d'Aquitaine«, dans: *Cultura neolatina* 14 (1954) p. 5–57.

Tout aussi critiquable est le fait que C. Woll, travaillant à la hâte – ce qui peut s'expliquer – a utilisé (trop) fréquemment des articles de dictionnaires qui, même s'ils sont le plus souvent d'excellente tenue (comme ceux du »Lexikon des Mittelalters«), n'en restent pas moins des condensés des longues et patientes recherches de nombreux érudits. Mais il y a plus: C. Woll ignore tout des sources archivistiques, car il n'a pas eu la possibilité ou le temps de fréquenter les divers dépôts d'archives français, fort riches pour son sujet.

D'autre part, la place attribuée à chacune des reines ne correspond en rien à leur importance réelle. Certes, l'auteur s'ingénie à vouloir remettre chacune de ses »héroïnes« dans le cadre historique du moment. Mais comment justifier les trente pages attribuées à Adélaïde, épouse de Hugues Capet, connue par de rares sources, les trois pages consacrées à Lucienne de Rochefort, fiancée au prince royal Louis [futur Louis VI], »divorcée« de ce dernier dès mai 1107, lors du concile de Troyes, et donc jamais reine et sur laquelle on ne sait pratiquement rien. En revanche Adèle de Champagne n'a droit qu'à huit pages; la régence, si intéressante, qu'elle partage avec son frère Guillaume aux-Blanches-mains, archevêque de Reims, est tout juste évoquée; or c'est la première reine pour laquelle abondent les sources tant narratives que documentaires (quelques 110 actes, souvent inédits, sont intitulés à son nom). Le fait que C. Woll dresse une excellente carte du douaire d'Adélaïde de Maurienne (dénommée ici parfois à tort Adélaïde de Savoie), à partir de ses actes publiés en annexe à notre »Recueil des actes de Louis VI«, montre à l'évidence l'importance des documents intitulés au nom des diverses reines pour mieux les connaître.

Il convient encore de noter le traitement insuffisant de diverses sources. La matrice du sceau de Constance de Castille, deuxième femme de Louis VII (conservée au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France) n'est pas localisée, à peine décrite et son intérêt pas assez souligné: il faut savoir en effet qu'elle a été certainement exécutée en quelques heures entre le décès de Constance, morte en couches, et son inhumation et qu'en conséquence elle n'a jamais servi à sceller, comme le confirme d'ailleurs l'absence d'appendice de préhension. De même, C. Woll n'attribue pas assez d'importance au Psautier d'Ingeburge (conservé au Musée Condé de Chantilly), témoin avec d'autres sources du mécénat réginal.

Les fautes de détail et de références (sur)abondent. Ce n'est pas le lieu ici de trop insister. Un exemple montre que C. Carsten a œuvré trop rapidement à partir d'ouvrages anciens, sans se préoccuper d'actualiser leurs données: l'acte de Louis VII (A. Luchaire, *Études sur les actes de Louis VII*, Paris 1885, n°692 et non 691, comme il est indiqué à tort), mentionnant l'accord d'Adèle de Champagne, concerne Dun-sur-Auron et non Dun-le-Roi, appellation depuis longtemps obsolète. Mais surtout, les citations latines laissent souvent à désirer.

En conclusion, les multiples sources existant pour les premières reines capétiennes sont insuffisamment utilisées, voire ignorées, d'où un ouvrage fait à la hâte et prématurément.

Jean DUFOUR, Colombes

Sabine GELDSETZER, *Frauen auf Kreuzzügen (1096–1291)*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2003, 304 p.

Sans aucun doute, le travail de Sabine Geldsetzer comble une lacune fortement ressentie ces dernières années. Un titre qui annonce une étude sur les femmes aux croisades semble toujours surprenant, étant donné que ces »pèlerinages armés« sont traditionnellement considérés comme un domaine masculin, pourtant, le sujet figure clairement parmi les *desiderata* des recherches médiévistes. Jusqu'à maintenant, le rôle des femmes n'a été traité

que dans le cadre restreint des croisades particulières ou bien à partir de personnages exemplaires – une des femmes les plus connues (à l'exception des grandes aristocrates) étant Marguerite de Beverley, qui sert aussi d'exemple dans le présent travail. La perspective de Geldsetzer, en revanche, se veut délibérément large, visant l'évaluation de la perception, des activités et des perspectives des femmes dans un monde dominé par les guerriers de la foi. Pour obéir à cet idéal d'élargissement de l'horizon, l'auteur choisit une approche globale des croisades comme phénomène complexe et quasi-total dans l'histoire de l'Occident médiéval, suivant en cela l'exemple des études de Christopher Tyerman; elle définit cependant un cadre temporel restreint: du célèbre sermon d'Urbain II à Clermont en 1095 jusqu'à la deuxième croisade de Saint Louis en 1270–1272 (malgré l'indication du titre).

On retiendra d'abord l'utile catalogue que Geldsetzer donne en annexe aux deux grandes parties dont se compose sa publication qui reprend sa thèse de doctorat sous une forme remaniée pour un public élargi. Cette liste prosopographique réunit les brèves biographies de toutes les femmes qu'elle a pu identifier dans le contexte des croisades, regroupées par catégories. En accord avec le système de classement développé dans le premier chapitre de son étude, l'auteur distingue des *crucesignatae* (dont on sait qu'elles se sont croisées »dans les règles«) de celles qui ont participé aux croisades de fait (citées par ordre chronologique des campagnes successives). Puis viennent les participantes potentielles et les femmes que l'on ne peut classer avec certitude, mais qui ont voyagé au Proche Orient à l'époque concernée (sont incluses, par exemple, les éventuelles pèlerines) ou qui se sont trouvées à proximité des armées; l'auteur parvient à un total de 182 personnes, auxquelles s'ajoutent 13 enfants nés pendant des croisades.

L'étude elle-même se fonde principalement sur l'exemple de ces femmes, dont une certaine partie reste anonyme, tandis que d'autres ne sont connues que par leur nom sans que l'on sache plus de détails sur leur vie. La discussion sur l'attitude des autorités envers la participation des femmes aux croisades est traitée plus brièvement, et aboutit à la conclusion que toutes les tentatives pour empêcher les femmes de s'engager restaient des injonctions suivies de peu de conséquences pratiques. L'interdiction stricte de l'année 1188 est restée une initiative singulière, fondée avant tout sur des raisonnements moraux, tandis qu'Innocent III visait surtout dans les deux décrétales de 1200 et 1201 à restreindre la participation des personnes qui n'étaient pas aptes au combat, quel que fût leur sexe.

Suit la reconstruction détaillée de la »réalité historique« des femmes aux croisades. Motivée par des considérations religieuses, leur décision de partir pour ce voyage dangereux pouvait aussi bien être influencée par des raisonnements dynastiques et des traditions familiales ou par le désir de s'échapper d'une situation difficile dans leur pays d'origine. Dans l'ensemble, la possibilité de se croiser dépendait largement de la situation sociale, de sorte qu'il semble impossible de parler de la situation des femmes en général. Ceci vaut aussi pour les conditions de vie pendant le voyage. L'organisation de celui-ci et la vie quotidienne dépendaient bien plus du statut social de l'individu que de son sexe. La réalité variait selon qu'elle était perçue, et vécue, par une aristocrate qui voyageait dans des circonstances relativement confortables, ou par une »femme de mauvaise réputation« qui accompagnait les troupes, qu'il s'agisse ou non d'une prostituée au sens moderne. La hiérarchie sociale n'affectait pas seulement la vie concrète, mais influençait aussi la façon dont ces femmes étaient perçues par les autorités et les historiographes. On peut ainsi conclure avec l'auteur que la situation des femmes aux croisades »ne peut pas être définie uniquement à partir de leur sexe, ni en tant qu'individu, ni en tant que groupe« (p. 177).

Quant aux activités des femmes dans les différentes situations qu'elles rencontraient, il n'y a guère de surprises. Même si elles jouaient un certain rôle sur le plan militaire, surtout dans le cadre du ravitaillement, leurs activités ne se distinguaient pas fondamentalement du quotidien en Europe occidentale. Malgré quelques récits sur des femmes qui participaient activement au combat, la norme correspondait largement avec ce que l'on sait du Moyen

Âge en général, comme le montrent les nombreuses comparaisons auxquelles l'auteur a recours afin de combler les lacunes des sources qu'elle étudie.

Cette façon de développer un tableau historique constitue une certaine faiblesse de l'ouvrage: l'auteur tend à »remplir« les lacunes de son matériau d'études par des conjectures dont le nombre ne sert pas toujours à convaincre le lecteur critique. Visant à présenter l'image la plus complète possible, elle néglige parfois l'interprétation critique de ses sources, qu'elle semble prendre au premier degré sans dégager la visée idéologique qu'ont eu les auteurs de chroniques dans ce conflit religieux. Jusqu'à quel point peut-on faire confiance à un auteur musulman comme 'Imad ad-Din, qui nous relate que des femmes franques se sont armées afin de combattre? Malgré tous les mérites du travail de Geldsetzer, on se reportera plutôt pour ce genre de questions à la récente collection dirigée par Susan Edgington et Sarah Lambert, »Gendering the Crusades« (Cardiff 2001). Celle-ci comprend une série d'études de cas qui se concentrent avant tout sur les enjeux identitaires et la construction de rôles et de modèles dans les sources historiographiques, mettant en relief les fondements idéologiques de l'image de la femme. Ce dernier ouvrage ne peut toutefois pas remplacer l'étude que nous venons de présenter pour ce qui est de la (re-)construction d'une perspective intégrale du rôle des femmes dans les croisades sur le plan événementiel.

Klaus OSHEMA, Berne

Hrotsvitha Gandeshemensis, *Gesta Ottonis Imperatoris*. Lotte, dramma e trionfi nel destino di un imperatore, a cura di Maria Pasqualina PILLOLA, Firenze (SISMEL, Edizioni del Galluzzo) 2003, CX-104 p.

Depuis la découverte du manuscrit unique (Munich, BSB Clm 14485) de son œuvre complète par l'humaniste Conrad Celtis dans les dernières années du XV^e siècle, et l'édition princeps de cette œuvre par le même en 1501, Hrotsvita de Gandersheim est devenue et restée un écrivain emblématique à plus d'un titre. Utilisée durant cinq siècles pour des causes d'orgueil national, de militantisme féministe, et, plus scientifiquement et plus récemment, à des fins de revalorisation de la culture du X^e siècle que l'on avait longtemps dit »de fer«, l'œuvre complète de la poétesse saxonne a reçu quatre éditions critiques en un siècle, dont celle, en 2001, de Walther Berschin dans la collection Teubner. Pour les *Gesta Ottonis*, il convient d'ajouter l'édition de Pertz dans les MGH (1841). Fallait-il alors rééditer aujourd'hui ces Gestes d'Otton [I^{er}]? À première vue cela ne s'imposait pas, étant donné la qualité des éditions précédentes et l'absence de nouveau manuscrit. Sur ce plan M. P. Pillola apporte forcément peu de changement, même si, parmi les variantes des éditions précédentes, elle opère des choix de grand bon sens, la plupart du temps appuyés sur des parallèles avec d'autres passages de Hrotsvita, produisant ainsi un texte encore légèrement différent de ceux qu'on pouvait lire jusqu'ici.

L'introduction et l'annotation constituent le principal apport du livre. Elles répercutent les données de la recherche actuelle en une synthèse fort commode, excellemment documentée. Une remarque néanmoins: p. X, peut-on vraiment utiliser la chronique de Saint-Michel de Hildesheim pour faire valoir la qualité intellectuelle de Hrotsvita, quand cette chronique parle de l'abbesse Hrotsvita, homonyme et aînée de la poétesse? Il s'agit là d'une confusion du chroniqueur, qui s'est prolongée jusqu'à nos jours sous la plume de certains. L'introduction offre une mise au point efficace sur les événements du règne d'Otton évoqués par Hrotsvita, et sur leur représentation par d'autres auteurs du X^e siècle (Widukind de Corvey, Adalbert de Prüm et, dans une moindre mesure, Liutprand de Crémone). M. P. Pillola a raison de valoriser l'épisode romanesque et mystérieux de la fuite d'Adélaïde, l'un des plus intéressants de l'œuvre, et source d'inspiration féconde, ainsi que l'a mis en lumière un colloque dont la publication est vraisemblablement trop récente pour que l'auteur en ait